

L'abbatiale Saint-Pierre de Lobbes

Avant-propos

En 1934, paraît dans « LEODIUM », la publication de la Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège, un article signé par le Chanoine Joseph Coenen et ayant pour titre « Les églises de l'abbaye de Lobbes ».

Cet article décrit l'abbatiale Saint-Pierre et la collégiale Saint-Ursmer.

Pour ce numéro de « Haut Pays de Sambre », nous reprenons uniquement la partie de l'article de monsieur Joseph Coenen concernant l'abbatiale Saint-Pierre.

Nous complétons sa description par deux autres articles sur le même édifice mais de la main de A.C. Wotquenne , textes publiés dans la même revue « LEODIUM » en 1934 et 1935 et par quelques extraits de l'article de A.G.B Schayes de 1835 dont monsieur A.C. Wotquenne s'est partiellement inspiré.

La partie concernant la collégiale Saint-Ursmer sera publiée dans un prochain numéro de « Haut Pays de Sambre », avec un résumé des apports de Simon Brigode et de Marcel Angheben.

Notes des éditeurs

Publication périodique de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège
Article de monsieur Joseph Coenen

J.Coenen - Les églises de l'abbaye de Lobbes

Introduction

Quoique située dans le diocèse de Cambrai, Lobbes-la-Noble² eut des relations très étroites avec le diocèse de Liège. Ces relations remontent à l'an 889, quand l'empereur Arnould donna le monastère, déjà célèbre, en fief, à Falcon de Liège et à ses successeurs, qui devinrent ainsi les chefs temporels de l'abbaye. Ils en furent même les abbés pendant 70 ans, et cette subordination, trop complète pour être heureuse, ne prit fin que grâce à la sagesse d'Eracle (960). Redevenu autonome et choisissant librement son chef, conformément à la règle de saint Benoît, le monastère resta fief de l'évêché de Liège dont il devint le plus bel ornement. « *L'abbé de Lobbes, dit M. Warichez, tient le premier rang dans les réunions synodales et les assemblées délibérantes ; il peut prendre la parole immédiatement après l'évêque. En cas d'absence de ce dernier, aux grandes fêtes, c'est encore notre prélat qui remplace le pontife à la cathédrale de Liège, dans la célébration solennelle des offices divins et les instructions aux fidèles* »³.

² Folcuin, le grand chroniqueur de l'abbaye, nous dit, p.56 que Lobbes s'appelait anciennement Lobach, nom d'origine franque ou thioïse : « *lo quidem vocant obumbrationem nemorum, bach autem rivum* ». Sur l'importance de ce monastère, voir Dom Berlière. *L'abbaye de Lobbes*, dans *Revue bénédictine*, t.V (1888), p.302 ; *Les délices des Pays-Bas* (Liège, J.S. Bassompierre, père, 1760) ; Saumery, *Les délices du Pays de Liège*, E. Kints, 1738-1744 ; Saumery, *Supplément*, ibidem (publié par les Bibliophiles liégeois).

³ Joseph Warichez, *L'abbaye de Lobbes, depuis les origines jusqu'en 1200*, p. 153.

Ce beau travail nous a fourni tous les détails pour lesquels nous ne donnons pas de référence. Voir surtout le chapitre : Culture artistique, pp. 290 à 323.

Nous avons consulté en outre : 1° *Gesta abbatum lobiensium*, éd. Pertz, dans *M.G.H.*, t. IV, pp. 52 à 74. Ils furent écrits par le célèbre abbé Folcuin (965 – 990) ; 2° *Gesta continuata*, éd. Arndt, dans *M.G.H.*, t. XXI, pp. 308 à 333. C'est la continuation de l'œuvre de Folcuin écrite par un moine, en 1162. 3° *Annales laubiennes*, éd. Pertz, dans *M.G.H.*, t. II et XIII, pp. 9 à 28. Ce sont les annotations faites de l'an 1000 à 1641 par des moines contemporains des événements qu'ils racontent. 4° *Historia miraculorum sancti Ursmerii*, dans AA. SS. Aprilis, t. II, p. 561. C'est le récit contemporain des merveilles opérées par le patron de l'église de la colline. 5° Th. Lejeune, *L'ancienne abbaye de Lobbes*, dans *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. II (1859), pp. 154 à 227. 6° J. Vos, *Lobbes, son abbaye et son chapitre*. 7° C. Piot, *Notice sur l'église paroissiale de Saint-Ursmar à Lobbes*, dans *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. V (1866), pp. 392 à 398. 8° L. Cloquet, *Lobbes*, dans *Bulletin de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc*, t. XIX (1906), pp. 103 à 108.

Cette préséance peut s'expliquer par l'antiquité de l'abbaye, par son inféodation à l'évêché, par le prestige de ses saints fondateurs ; Landelin, Hydulphe et Ursmer, par le caractère épiscopal de ses premiers abbés, comme ceux de Stavelot, évêques régionnaires⁴, mais ce fut bien plus la culture intellectuelle de ses moines qui fit briller l'abbaye de Lobbes au-dessus de toutes celles du diocèse. Leurs noms sont célèbres dans les fastes du Moyen-Age. Tels, au VIII^e siècle, saint Ermin, le poète-hagiographe, et Anson son troisième successeur et biographe, le premier auteur belge dont le nom nous est parvenu. Le IX^e siècle, comme partout, s'obscurcit mais le X^e s'éclaire des écrits du génial Rathier, l'évêque « gyrovague⁵ » de Vérone et de Liège, de l'abbé Folcuin, notre chroniqueur, et de Hériger, le conseiller de Notger et l'un des hommes les plus instruits de son temps. Au XI^e siècle, l'abbaye reste fertile en productions littéraires importantes mais anonymes, et elle forme des hommes qui vont porter au loin la gloire de Lobbes, tels que Wazon, l'évêque de Liège, Olbert, le collaborateur de Burchard de Worms, abbé de Gembloux et de Saint-Jacques à Liège, Thiery, l'écolâtre de Lobbes, de Stavelot, de Saint-Vanne à Verdun, de Mousson et de Fulda et abbé de Saint-Hubert.

Au XII^e siècle, la réforme clunisienne dans le sens de l'austérité cistercienne, devait nuire un moment aux études, mais bientôt les anciennes traditions reprirent le dessus et se conservèrent à travers les temps modernes⁶ et, lorsqu'en 1794, le général français Charbonnier assista impassible à l'incendie de la noble abbaye, il vit, dit-on, brûler, sous ses yeux, 45.000 livres, dont 500 manuscrits.⁷

A toutes ces époques, la vie littéraire de l'abbaye a eu comme corollaire une grande efflorescence artistique. Quelques rares monuments de ce passé glorieux nous sont parvenus, tels le Nouveau Testament⁸ conservé au Séminaire de Tournai, et l'église Saint-Ursmer, lieu de sépulture des anciens abbés que nous étudierons dans un chapitre spécial.

⁴ Wilhelm Levison, *Die Iren- und die fränkische Kirche*, explique l'existence des abbés-évêques de Lobbes par l'influence du monachisme irlandais. Cf. *Historische Zeitschrift*, t. 109 (1912), pp. 1 à 22.

⁵ Note de l'éditeur: Hist. Se disait de certains religieux vagabonds, faisant des séjours successifs de couvent en couvent (Encyclopédie de Larousse)

⁶ J. Warichez, *Op. Cit.*; cf. le chapitre sur l'activité littéraire de l'abbaye, pp. 243 à 289 et S. Balau, *Les sources de l'histoire de Liège au Moyen Age*, passim

⁷ L. Cloquet, *Op. cit.*, p.105.

⁸ Note de l'éditeur : il s'agit ici de l'Ancien Testament cité comme « La Bible de Lobbes »

Malheureusement rien ne nous est resté du monastère lui-même et de son église, dont les pierres ont servi à bâtir l'enceinte fortifiée de Charleroi et dont l'emplacement est occupé par la station du Nord-Belge. C'est à peine si quelques murs de clôture nous rappellent encore l'endroit où s'éleva, jadis, le glorieux refuge de la piété, des arts et des sciences.

Eglise Saint-Pierre.

Lorsque en 654 (date communément admise)⁹, le brigand converti, saint Landelin, avait fondé sur les bords de la Sambre le monastère de Lobbes, il s'était sans doute contenté d'y établir une chapelle provisoire car, 43 ans plus tard, le 26 août 697, fut consacrée par l'évêque saint Ursmer, le second abbé du monastère, une église placée sous le vocable des saints Pierre et Paul et des autres apôtres. Folcuin, qui nous donne ces détails¹⁰, ne parle pas des matériaux dont elle fut construite.

Monsieur Warichez pense qu'il s'agit d'une église en bois. Il n'y en avait guère d'autres à cette époque reculée. Il faut croire que cet édifice était muni d'un clocher, car, sous l'abbé Herbert (835 – 864), un fondateur picard venu de Corbie, exécutait à Lobbes une cloche avec inscription versifiée.

L'abbaye échappa aux invasions des Normands, quoique les moines, à l'approche du danger, se fussent réfugiés au château de Thuin, mais leur église menaçant ruine, ils se virent obligés d'en construire une nouvelle.

Celle-ci fut consacrée, l'an 920, par Etienne de Liège et Dodilon de Cambrai. Détail curieux : chacun des évêques consacra une partie de l'édifice ; des croix, avec inscriptions sur les bases des colonnes, indiquaient le champ d'opération de chaque officiant.

« L'église de Lobbes, dit Folcuin, avec ses colonnes amenées de partout, ses bases et ses épistyles¹¹, avec ses œuvres de maçonnerie et de pierres sculptées, dépassait en proportions et en beauté toutes celles des environs »¹².

⁹ Dom Berlière, *Monasticon belge*, t. 1, p. 200.

¹⁰ Folcuin, *Op. cit.*, p. 57.

¹¹ Note de l'éditeur : épistyle ou architrave : partie de l'entablement qui porte horizontalement sur les colonnes, dans l'architecture antique et les styles qui s'en inspirent

¹² Folcuin, traduction Warichez, *Op.cit.*, p.62

Cette trop courte description nous laisse vaguement entrevoir la forme générale de l'édifice. Les colonnes, enlevées sans doute aux monuments romains des environs, indiquent une église à trois nefs, surtout qu'elles furent couvertes d'épistyles. Il faut entendre par là les architraves horizontales en bois, reliant les soutiens et portant les murs de la nef centrale. La seconde église de Lobbes appartenait donc au genre de la basilique romaine, et cette constatation faite par Quicherat¹³ prouve que ce style ne fut pas entièrement abandonné à la suite des invasions normandes.

Au risque de forcer le cadre de notre étude, mentionnons les œuvres d'art qui ornaient cette église, dès la première moitié du X^e siècle.

L'autel principal se trouvait abrité sous un baldaquin en chêne ; une croix d'or le surmontait, du moins aux grands jours. On voyait, suspendue au milieu du chœur, une riche couronne de lumière avec un vaste cercle en or massif, admirablement travaillé et garni de perles fines. Sous le gouvernement de l'évêque Farabert de Liège (947 – 953), le superbe luminaire fut brisé et vendu. Les Hongrois mirent le trésor au pillage en 955 et, deux ans après, les moines firent présent à Reynier III de la croix d'or, pour apaiser la colère du bouillant comte de Hainaut¹⁴.

A la fin du X^e siècle, les abbés Alétran et surtout Folcuin réparèrent ces pertes par des œuvres moins précieuses peut-être, mais plus artistiques. L'abbé chroniqueur Folcuin nous dit qu'il s'efforça d'orner l'église, déjà assez élégante par elle-même ; de belle qu'elle était il la rendit superbe¹⁵. La peinture du ciborium¹⁶ au-dessus du maître autel¹⁷, deux antependium¹⁸ en

¹³ Quicherat, *Mélanges d'archéologie et d'histoire (Moyen Age)*, t. II, p. 118. L. Cloquet, *L'art chrétien monumental*, dans *Revue de l'art chrétien*, t. XLVIII (1905), p. 314, conclut du texte de Folcuin que le système de colonnades à architraves, exécuté grâce au emploi de colonnes antiques, fut pratiqué en Belgique jusqu'à la fin du millénaire. Disons que l'exemple de Lobbes est unique, ou du moins le seul connu.

¹⁴ Warichez, *Op.cit.*, pp. 292 et 293. Plusieurs auteurs disent que Saint-Pierre fut brûlée par les Hongrois. C'est une erreur, Saint-Pierre fut préservée. Saint-Ursmier fut assiégée en vain et Saint-Paul bâtie, comme Saint-Pierre, dans l'enceinte de l'abbaye, fut livrée au feu. Il existait alors à Lobbes une quatrième église sur la rive droite de la Sambre, sur une colline appelée le Beaumont ou Montagne Sainte. Elle ne fut jamais achevée et remplacée plus tard par une chapelle dédiée à la Vierge du Béni-Chêne. Cf J. Vos, *Op.cit.*, t. I, pp. 271 à 307.

¹⁵ Folcuin, *Op. cit.*, p. 70. Cette décoration de l'église de Lobbes est due en grande partie au goût artistique de Notger. Cf. G. Kurth, *Notger*, t. I, p. 323.

¹⁶ Note de l'éditeur : Baldaquin de pierre, soutenu par des colonnes, surmontant l'autel.

¹⁷ A propos de ce ciborium (« domus »), Warichez rectifie l'erreur de Helbig, *L'art mosan*, p. 22 et de G. Kurth, *Notger*, t. I, p. 319, qui ont cru qu'il s'agit ici de la peinture du chœur jusqu'à la voûte.

¹⁸ Note de l'éditeur : pièce d'étoffe ou panneau tombant de la table d'autel et dissimulant le soubassement.

argent, une image du Christ, sur l'autel de la Sainte-Croix, faite à grands frais par un artiste étranger, une couronne de lumière en argent avec inscription versifiée, un orgue pour l'accompagnement du chant liturgique et surtout le célèbre ambon¹⁹ en bronze martelé, tels étaient les précieux chefs-d'œuvre dont notre abbé chroniqueur enrichit son église à une époque que l'on a appelée le siècle de fer²⁰.

Jusqu'alors les cloîtres étaient couverts de chaume qui, étant desséché, servait à alimenter les foyers. Folcuin le remplaça par des « pierres » (ardoises) qu'il attacha à la charpente au moyen de clous²¹.

Hériger, le successeur de Folcuin, continua l'embellissement de l'église, et enrichit surtout le vestiaire de la sacristie. Peu de temps après lui, l'église toute belle qu'elle était, ne répondant plus aux besoins de l'époque, Richard de Verdun, devenu abbé de Lobbes, se chargea de la démolir, et Hugues la remplaça par un édifice roman plus élégant et plus étendu²².

Cette troisième abbatale de Lobbes, qui devait durer jusqu'en 1546, fut consacrée avec grande solennité, le 13 février 1036, par les évêques Réginard de Liège et Gérard de Cambrai.

La plan était de forme basilicale à trois nefs, mais comme les ressources manquèrent pour achever la partie occidentale, l'abbé Adélarde eut recours, en 1060, à un moyen assez singulier : les reliques de saint Ursmer furent transportées processionnellement par les religieux à travers la Flandre, le pays de Waes et le Brabant. Dans ce voyage tourmenté, les merveilles éclatèrent au passage du saint, et les fonds affluèrent.

« Adélarde, dit le chroniqueur, ne se contenta pas d'achever la construction commencée et longtemps interrompue, mais comme on peut le constater, il exécuta du côté occidental l'oratoire de Saint-Jean-Baptiste sur un plan agrandi ; présentant, dans la partie inférieure, la chapelle de Saint-Benoît,

¹⁹ Note de l'éditeur : tribune pourvue d'un lutrin s'élevant, dans les anciennes églises, à la clôture du chœur.

²⁰ L'ambon était placé entre les deux autels du chœur. Il était surmonté, du côté nord, d'un pupitre en forme d'aigle, à la tête et aux ailes mobiles, et exhalant des nuages de parfums provenant de l'encens qu'on brûlait à l'intérieur de son corps d'airain. Pour plus de détails voir Warichez, *Op. cit.*, p. 235 ; Pinchart, *Histoire de la dinanderie* dans *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie* (1874), p. 227 ; Reusens, *Éléments d'archéologie chrétienne*, t. II, p. 319 ; Helbig, *L'art mosan*, t. I, p. 29 ; Kurth, *Notger*, t. I, p. 325 et *Annales archéologiques*, t. XIX (1850), pp. 138 et 140.

²¹ Folcuin, *Op. cit.*, p. 70. C'est la première mention en Belgique d'une couverture en ardoises.

²² *Gesta continuata*, M.G.H., t. XXI, p. 311.

plus haut celle de Saint-Jean »²³. Monsieur Lemaire pense qu'il s'agit ici d'une abside avec chambre supérieure, disposition que l'on retrouve à Nivelles. Nous croyons plutôt que le petit choeur était consacré à Saint-Jean, et que la crypte qui le supportait était la chapelle Saint-Benoît. De cette manière, nous laissons au sanctuaire de Saint-Jean l'importance que lui donne le chroniqueur.

Son texte nous apprend aussi que cet avant-corps, abside occidentale avec sa crypte, n'était pas dans le plan primitif. C'est que, de 1030 à 1060, le style avait évolué et, en construisant le chœur occidental, Adélarde applique à son église abbatiale un perfectionnement que Notger avait réalisé longtemps avant, en sa cathédrale²⁴. Monsieur Warichez n'a pas trouvé mention du transept, mais celui-ci ne peut avoir manqué dans un édifice de cette importance.

L'ancien baldaquin de bois fut remplacé par un ciborium en pierre sculptée, qui fut polychromé sous le règne de l'abbé Foucard (1098 – 1108), par le pinceau de Bernard, sans doute un des moines de l'abbaye²⁵.

A la fin du XI^e siècle, les deux antependium en argent disparurent ; l'un fut donné par le prévôt Olbaud aux chanoines de Saint-Ursmer, ses favoris ; l'autre constitua la contribution des moines de Lobbes à l'achat du château de Bouillon par l'évêque Olbert. Les châsses de Saint-Ermin et de Sainte-Amelberge perdirent également leur couverture en riche orfèvrerie ; Olbaud en fit encore présent à l'église voisine²⁶.

Sous l'austère Léonius (1131–1137), les orgues furent ôtées de l'église comme trop profanes pour la célébration des saints mystères²⁷, mais, au milieu du siècle, nous voyons le moine Jean travailler à une châsse nouvelle pour le corps de saint Dodon, tandis que l'abbé Francon enrichit l'église d'autres objets d'orfèvrerie, et apporte de Rome de somptueuses tentures, sans doute pour faire pendant à la draperie que Thierry, devenu abbé de Saint-Hubert, avait donné à son ancienne église. C'est dans une chapelle de

²³ *Gesta continuata*, *op. cit.* ; p. 311.

²⁴ Kurth, *Notger*, t. II, p. 31.

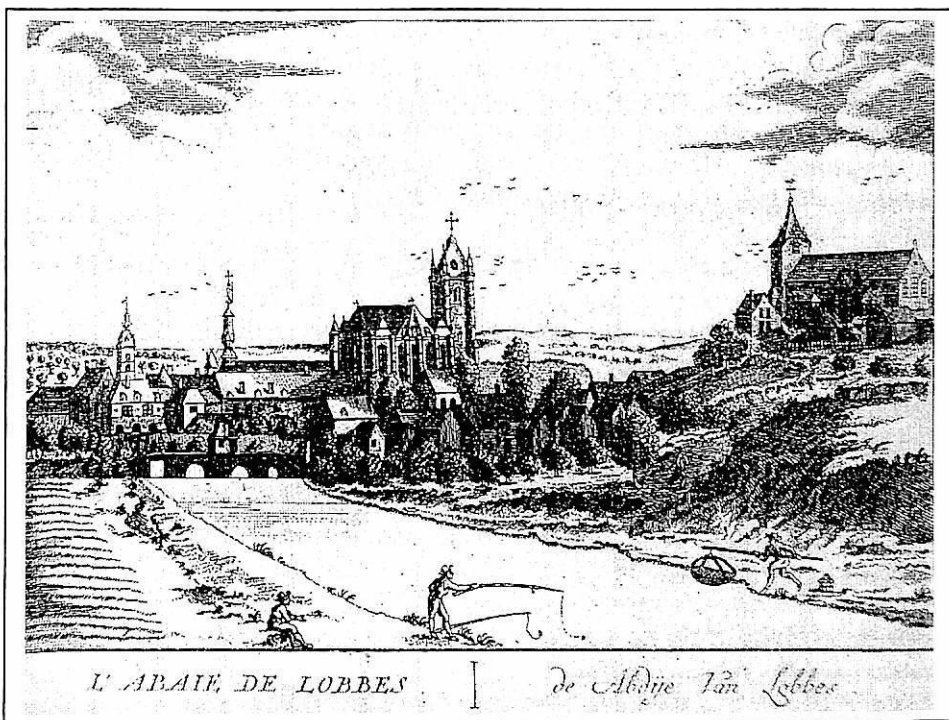
²⁵ *Gesta continuata*, p. 318. Helbig à la suite de l'abbé Vos, t. II, p. 48, croit encore qu'il s'agit ici de la peinture murale de l'église (*Histoire de la peinture au Pays de Liège*, p. 22).

²⁶ Warichez, *Op. cit.*, p. 301.

²⁷ Cette sévérité de l'abbé Léonius s'explique par l'influence de la réforme cistercienne. Cf. Dom Berlière, *Les origines de Cîteaux et l'ordre bénédictin au XII^e siècle* dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. II (1901), p. 263.

cette église que le célèbre miniaturiste Goderan avait dressé son écritoire, et travaillait en silence à sa première bible, « pendant que l'empereur Henri IV assiégeait Rome et luttait contre la papauté rebelle ! (1084) »²⁸.

Au mois de juin 1546, un incendie occasionné par le feu de la cuisine, détruisit de fond en comble l'église et tous les bâtiments claustraux. Les abbés Caulier et Capron bâtirent en style ogival flamboyant, la construction hardie qui fit l'admiration des visiteurs jusqu'au 14 mai 1794. Ce jour-là, sur les ordres du conventionnel Saint-Just, le général Charbonnier mit le feu simultanément aux deux abbayes d'Aulne et de Lobbes. Les lueurs sinistres de cet immense brasier annoncèrent à toute la vallée de la haute Sambre la fin des deux illustres monastères²⁹.



²⁸ Warichez, *op. cit.*, p. 203, donne un très intéressant article sur les miniatures de Goderan.

²⁹ Warichez, *op. cit.*, p. 317. A juger d'après la reproduction des deux églises dans les *Délices des Pays-Bas*, Anvers (1786), l'abbatiale Saint-Pierre a conservé sa tour romane jusqu'à la Révolution. Comme celle de Saint-Nicolas de Gand, elle était cantonnée, aux quatre angles, de tourelles arrondies.

Publication périodique de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège
Article de monsieur A.C. Wotquenne

A. Wotquenne - L'église abbatiale de Lobbes **(1546 – 1794)**

Un heureux hasard nous a appris, il y a peu de temps, l'existence d'un article de M. le chanoine Coenen, sur les *églises de l'abbaye de Lobbes*, article paru dans *Leodium*, l'an dernier.

L'auteur des lignes qui vont suivre est né à l'ombre du clocher de Lobbes et sa prime enfance s'est passée à quelques mètres de l'endroit où s'élevait cette illustre abbaye bénédictine. Il a donc lu, avec un vif intérêt, l'article de M. Coenen, et il se permet d'y ajouter aujourd'hui quelques éclaircissements. Les détails circonstanciés que l'on trouvera ci-après auront du moins un mérite : cent-quarante ans après la chute du monastère de Saint-Pierre de Lobbes, ces détails sont en grande partie inédits.

Dans le courant du mois de juin de l'année 1546, l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre, à Lobbes (principauté de Liège), fut détruite par le feu. « L'incendie prit naissance à la cuisine » : tel est l'unique détail donné par les écrits du temps sur ce sinistre.

Les archives du monastère, placées probablement dans un local situé à l'écart des bâtiments claustraux³⁰, furent épargnées : malheureusement il n'en fut pas de même de la riche bibliothèque de l'abbaye, qui fut presque entièrement détruite ; une quarantaine de manuscrits à peine purent être sauvés ; la célèbre Bible du XI^e siècle échappa aux flammes pour un motif spécial : elle avait été transportée, depuis plusieurs années à Trente, pour servir à la révision de la Vulgate³¹. Quant au trésor de l'église, il périt

³⁰ Lors de la reconstruction de l'abbaye, la bibliothèque et les archives furent disposées à l'écart des cuisines et des réfectoires (Cfr le plan terrier de 1799)

³¹ Note de l'éditeur : traduction latine de la Bible adoptée par l'Eglise catholique. Elle est l'œuvre de saint Jérôme qui y travailla à partir du texte hébreu. Elle fit l'objet de plusieurs révisions jusqu'à celle du pape Clément VIII qui en promulgua en 1592 le texte définitif, reconnu comme officiel par l'Eglise latine pendant plus de trois siècles (Larousse).

presque tout entier, sauf la relique insigne de saint Pierre³² et quelques autres reliques provenant de saint Albert de Louvain, évêque de Liège, assassiné près de Reims en 1192.

Sous l'impulsion énergique de l'abbé Guillaume Caulier, le monastère de Lobbes se releva rapidement de ses ruines. En 1547, on fit refondre « trois grosses cloches » ; une nouvelle horloge, du prix de 140 florins, fut commandée l'année suivante, et le 2 mai 1550, jour du 80^e anniversaire de sa naissance, le vénéré prélat de Lobbes posa solennellement la première pierre d'une nouvelle église abbatiale qui allait faire l'admiration des visiteurs et des fidèles pendant plus de deux siècles.

L'abbé Caulier mourut le 1^{er} août suivant ; il fut remplacé par son coadjuteur Dominique Capron, comme lui originaire de l'Artois. Pendant les vingt années que celui-ci resta à la tête de la fondation de Landelin, il fit poursuivre les travaux des nouveaux bâtiments claustraux et de l'église abbatiale. Un registre de 1560 que l'on conservait aux archives, mentionnait le détail des « livrances de pierres pour bâtir l'église et le réfectoire » ; la charpente du nouveau temple abbatial, commandée en 1562, coûta « 1050 livres tournois monnaie du Hainaut, sans nourriture ni logement d'aucun ouvrier ». Les frais considérables occasionnés par la reconstruction de l'abbaye, forcèrent le procureur de Lobbes à aliéner des terres, des bois, notamment à Thuillies, à Jamioulx, etc. A la mort de l'abbé Capron (22 octobre 1570), le gros œuvre seul de l'église était terminé.

Son successeur, Ermin François, né dans l'Artois comme ses deux devanciers, fit placer le beau pavement de l'église³³, y installa des orgues, replaça en 1573, les reliques de saint Albert dans une « fierte » nouvellement restaurée, et procéda à l'ameublement et à la décoration de l'édifice. Pour subvenir à toutes ces dépenses, l'abbé fut obligé, comme son prédécesseur, de vendre divers biens, notamment, en 1574, des héritages achetés à

³² Cette relique de saint Pierre était conservée à Lobbes depuis un millier d'années quand le monastère fut supprimé ; emportée alors par les moines, elle fut remise à l'église paroissiale de Binche, lors du rétablissement du culte. Un témoin oculaire rapporte : « J'ai assisté chaque année, jusqu'à la fin de l'abbaye, à la procession de la fête des saints apôtres Pierre et Paul (29 juin), et j'y ai toujours vu M ; l'abbé porter solennellement la relique de saint Pierre, renfermée dans un reliquaire en argent, en forme de bras ».

³³ Ce pavement, en marbre de Carrare, fut vendu, après la suppression de l'abbaye, à la fabrique de l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles.

Bruxelles, par l'abbé Capron huit ans auparavant. Enfin, le 27 mai 1576, la nouvelle église abbatiale et l'oratoire de l'abbé furent consacrés solennellement par le suffragant de Malines, Gisbert de Vroede, de Dunkerque, licencié en théologie de Louvain, décédé vers 1582. Le procès-verbal de ces cérémonies était conservé dans les archives de l'abbaye, et le souvenir de cette belle solennité persista jusqu'en 1794, car l'*Ordo* qui réglait les offices de l'église abbatiale portait, au 27 mai : *Dedicatio ecclesiae abbatialis sancti Petri Lobbiensis. Duplex 1. cl. Cum octava.*

Néanmoins, divers travaux accessoires de reconstruction ou d'amélioration se continuèrent pendant une période de temps assez longue ; l'acquit du « portail de l'église, du prix de 2100 florins de Liège », n'eut lieu qu'en 1624, soixante-quatorze ans après la pose de la première pierre de l'édifice.

Si l'on voulait se représenter quelque peu, quant aux dimensions, ce qu'était cette église abbatiale de Lobbes, il faudrait se rendre à La Chaise-Dieu, localité située en Auvergne, entre Ambert et Le Puy. En effet, l'ancienne église de l'abbaye bénédictine de La Chaise-Dieu – aujourd'hui église paroissiale Saint-Robert – mesure 75 mètres de long, 25 de large et 18m65 de haut. Son vaisseau majestueux, à trois nefs d'égale hauteur, comme Sainte-Croix à Liège, est sans transept ; les piliers, dépourvus de chapiteaux, ont l'air de percer la voûte ; mais à l'inverse de l'abbatiale de Lobbes, l'intérieur du monument est très sombre, les ouvertures des fenêtres étant étroites et rares, afin d'atténuer la rigueur du climat.

Voyons maintenant les dimensions de l'église abbatiale de Lobbes : « 65 mètres de long, 25 de large ; trois nefs de même hauteur, formées par deux rangs de colonnes en faisceaux, de 0,80m à peine de diamètre. « Ces colonnes, sans chapiteaux, s'élançaient d'un seul jet jusqu'à 30 mètres de hauteur, où elles se bifurquaient pour former les nervures de voûtes tellement surbaissées qu'elles ressemblaient à un plafond.

Des grandes et hautes fenêtres (au nombre de trente-trois) laissaient pénétrer une lumière éclatante dans l'intérieur de l'édifice, dont les murs étaient renforcés par des contreforts construits en forme de tourelles cylindriques ; ce temple ne possédait point de vitraux. Comme l'église de Sainte-Waudru, à Mons, celle de Lobbes avait conservé la couleur naturelle des pierres. Les colonnes, les corniches, les riches découpures des grandes et belles fenêtres

et les nervures des voûtes étaient bâties en pierre bleue : les compartiments des voûtes et les grosses constructions étaient en briques³⁴. »

Voici quelques autres détails d'après des témoins oculaires. En 1641, un frère mineur du nom d'Alexis Lesquion, originaire de Lobbes, qui figure comme témoin au procès-verbal d'information fait sur l'ordre du nonce de Cologne pour la nomination de l'abbé B. de Boussu, déclarait : « L'église est très belle, de construction récente et est dédiée à saint Pierre. Le témoin l'ayant vue pour la dernière fois il y a deux ans, sait qu'elle n'a pas besoin de réparations ».

Il n'en est plus de même soixante-cinq ans plus tard, car un religieux du Val Saint-Lambert, Basile Bosen, appelé à déposer au procès-verbal pour la nomination de l'abbé Rancelot (17 juillet 1707), fait remarquer que « l'église de Lobbes repose sur vingt-quatre colonnes³⁵ : il faut beaucoup de précautions pour procéder aux réparations car la structure est délicate ». Le tremblement de terre de 1692, qui fut ressenti dans toute la partie wallonne des Pays-Bas espagnols, avait causé de graves dégâts aux édifices religieux, notamment à la collégiale de Sainte-Croix à Liège³⁶.

En 1728, dans le procès-verbal pour l'élection de l'abbé Robson, le cellerier de l'abbaye, Dom Erme Robert³⁷ déclare : « L'église est fort élégante et moderne, mais elle a toujours besoin de réparations. » Un autre religieux de Lobbes, Dom Mathieu Resteau³⁸ n'est pas d'accord avec son confrère, car il dit que « l'église a été fort bien réparée et ne paraît pas avoir besoin de réparations ». Il se trompe, car ce fut précisément sous l'abbatiat de Joseph Robson que l'on plaça les premières ancrs et les barres de fer qui servirent à maintenir les colonnes entre elles, afin de renforcer la solidité de l'édifice.

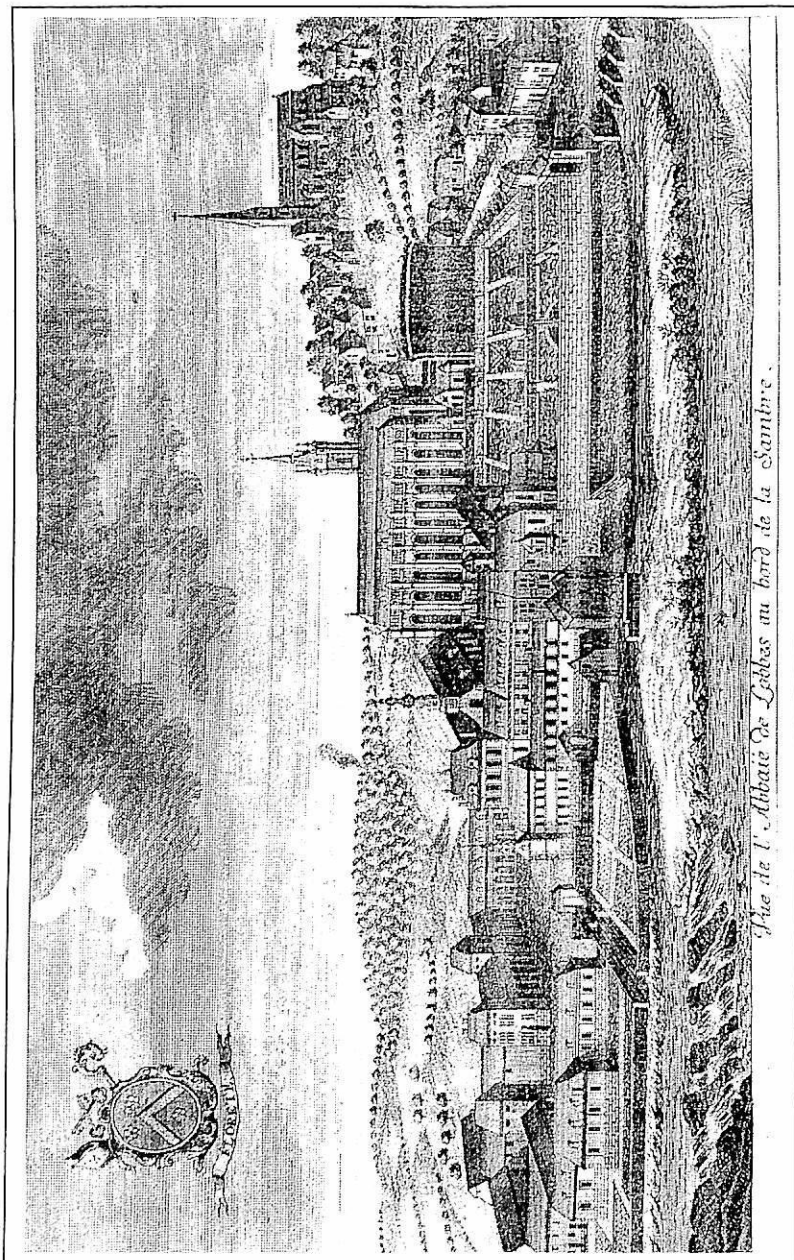
³⁴ Schayes, *Une visite à Lobbes* (1834)

³⁵ C'est une erreur absolue : les colonnes étaient au nombre de dix-huit ; le plan terrier de 1799 est exact.

³⁶ Le manuscrit du procureur d'Aulne, Alexandre Leblanc, mentionne de nombreuses secousses de tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècle.

³⁷ Jean Robert (Erme ou Ermin, à la profession), né à Châtelet le 22 septembre 1673, profès le 22 juillet 1697, décédé le 28 avril 1733.

³⁸ Jacques Resteaux ou Restiaux (Matthieu à la profession) né à Ligny le 15 décembre 1680, profès le 16 juillet 1704, décédé le 8 janvier 1747.



Intercalons ici d'autres détails, puisés dans diverses relations de visiteurs.

« L'église est la plus délicate qui soit dans le pays : les collatéraux sont aussi élevés que la nef. La voûte est soutenue par des piliers si minces que l'archiduc Albert (lors de sa visite à Lobbes le 12 octobre 1607) n'osa entrer dans l'église et, qu'en regardant de la porte d'entrée la délicatesse de cet édifice, il s'écria : *Hic erit sepulchrum monachorum* »³⁹.

En parlant de l'église de l'abbaye de Lobbes, le rédacteur des *Délices du Pays de Liège* (1740) (pp. 359 – 372), écrit ce qui suit : « L'élévation du vaisseau et la hardiesse du bâtiment répondent parfaitement à la majesté du lieu : 200 pieds de long sur 80 de large semblent être encore trop peu d'espace pour la hauteur de la voûte qui, presque toute plate et sans aucun appui étranger, ne se soutient que sur deux rangs de piliers, d'une beauté rare et aussi hardie qu'elle, puisque sur 90 pieds de haut, ils en ont à peine trois de diamètre. Cela forme un spectacle admirable mais effrayant, surtout pour les connaisseurs. » Après avoir reproduit le propos de l'archiduc Albert, le rédacteur de l'article ajoute : « Depuis sa visite, on a déféré à son avis en faisant ancrer la voûte. »

Remarquons que le beau dessin de Leloup, qui donne une vue générale de l'abbaye, n'est pas d'une exactitude scrupuleuse. L'église, ou du moins le côté latéral que l'on voit sur cette gravure, compte onze fenêtre, tandis qu'il n'y en avait en réalité que dix.

³⁹ *Voyage littéraire de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1717-1724, 2^e partie, pp. 209-210.

Le comte de Callenberg, qui visita en détail le monastère de Lobbes, les 17 et 18 septembre 1743, a consigné dans son *Journal*⁴⁰ les détails suivants sur l'église de l'abbaye : « Sa construction est d'une architecture hardie et singulière, vu que les colonnes, quoique extrêmement élevées, sont cependant très minces et soutiennent une voûte tellement plate que je n'en ai jamais vu pareille. »

« L'église est très belle ; trois voûtes d'égale hauteur ; un aigle pour l'Évangile, au chœur ; et un ange portant un pupitre. » Tels sont les maigres renseignements qui nous sont fournis par Dom Guyton⁴¹.

Sur un des côtés de la cour qui précédait l'église abbatiale, une statue de sainte Reinelde avait été élevée ; aux nombreux pèlerins qui visitaient pendant toute l'année l'église de l'abbaye, elle offrait l'eau miraculeuse « par un sein », d'après des témoins oculaires. L'abbé Théodulphe Barnabé (mort en 1752) avait fait exécuter, pour orner le grand autel six grands chandeliers de toute beauté, en argent massif. Emportés par l'abbé de Vignron en 1794, ils furent vendus à Vienne et achetés vraisemblablement par la maison de l'empereur François, car, en 1867, ils faisaient encore l'ornement de la chapelle du château impérial de Schönbrunn. Il serait intéressant de savoir s'ils y sont encore.

Une des plus belles œuvres d'art que l'on admirait dans cette église se trouvait à l'autel de la chapelle dédiée à Notre-Dame. C'était une statue de la Vierge montant au ciel, de grandeur naturelle, enveloppée dans une nuée lumineuse, et escortée de plusieurs anges ; le tout en argent massif. Emportée aussi lors de la fuite des moines en 1794, on ignore ce qu'elle est devenue.

Vers 1735, l'abbé Théodulphe, plein de sollicitude pour l'embellissement de son monastère, avait aussi fait faire par un de mes aïeux maternels (ceux-ci exercèrent longtemps la profession de brodeurs en or) un magnifique « ornement complet » pour les grandes fêtes liturgiques : une chasuble, deux dalmatiques et cinq chapes dont le fond est bleu argenté et le reste brodé d'or.

⁴⁰ *Journal du comte Henri de Callenberg pour l'année 1743*, publié par E. Bacha et H. De Backer (Bruxelles, 1913), tome I, pp. 178 et suiv.

⁴¹ *Relation du voyage entrepris par Dom Guyton, pendant les années 1744, 1746 et 1749 en Champagne, en Lorraine et dans plusieurs provinces belges*, Manuscrit autographe à la Bibliothèque nationale de Paris (fonds français, n° 23474). Cette relation a été publiée par le comte E. de Barthélémy (*Messenger des Sciences historiques ou Archives des Arts et de la Bibliographie en Belgique* (1886), pp.140 – 181.)

Ces ornements avaient été mis en sûreté, avec la plus grande partie du trésor de l'abbaye, à Mons, à l'approche des armées républicaines, mais leur volume considérable les empêcha sans doute d'être transportés plus tard en Allemagne. Mis à l'abris pendant la tourmente révolutionnaire, chez Libotte, le brodeur qui les avait confectionnés à Mons, ils furent achetés, lors du rétablissement du culte, par la fabrique de la collégiale de Sainte-Waudru, pour la somme de 8.000 francs. Il est regrettable que les armes du prélat de Lobbes, Théodulphe Barnabé, qui se voyaient sur la chape principale (d'azur, au chevron d'or accompagné de trois nêfles aussi en or) aient été enlevées, avant 1850, lors de réparations effectuées à ces glorieux souvenirs de l'abbaye de Lobbes.

Dans le chœur de l'église « tout brillant de clarté », se trouvait le maître-autel, très élevé⁴² ; il occupait un hors-d'œuvre d'environ 9 mètres de saillie. La façade du chœur, décorée d'un charmant jubé, était construite en beau marbre d'Italie. L'accès de ce chœur et même d'une partie de la grande nef était interdit aux profanes, l'église étant séparée en deux parties égales par une superbe grille en fer forgé, surchargée d'ornements dorés.

Autour du chœur rayonnaient cinq chapelles ; il s'en rencontrait d'autres dans les bas-côtés ; les chapelles de Notre-Dame, de Saint-Pierre et de Sainte-Reinelde étaient les plus remarquables. Parmi les nombreux tableaux suspendus aux murs de l'édifice, on en distinguait douze, représentant des épisodes de la vie des saints apôtres Pierre et Paul. Le portail qui comprenait une grande rosace, était d'une ordonnance gothique ; les murailles intérieures étaient revêtues d'une riche boiserie à l'antique dont les bas-reliefs étaient sculptés avec beaucoup d'art. En somme, la décoration du sanctuaire, de même que celle des chapelles qui bordaient le temple, « était d'une grande somptuosité ».

Nous n'avons point trouvé de renseignements sur l'orgue que l'on ne manqua point de placer dans l'église à la fin du XVI^e siècle, mais nous savons du moins, par les archives, qu'en 1685, cet orgue fut « raccommode », et que ce travail coûta 283 écus. Par la suite, cet instrument fut agrandi et devint

⁴² Lors des dernières fouilles, en 1862 – 1863, on découvrit « la maçonnerie du maître-autel, la muraille de l'abside, mesurant 2m 70 de hauteur, les restes d'un escalier servant probablement de montée au tabernacle où l'on déposait le Saint-Sacrement, etc. ».

bientôt célèbre. Fétis, ce savant auteur écrit⁴³ : « Carlier (François-Joseph), né à Saint-Amand le 2 avril 1787, est issu d'une famille qui compte plusieurs générations de facteurs d'orgues. Son père et son grand-père s'étaient rendus recommandables par les orgues de l'abbaye de Saint-Amand, de l'abbaye de Lobbes, etc. » Les abbés de Lobbes eurent toujours le plus grand soin de leurs belles orgues, entretenues par les soins de la maison Carlier moyennant une rétribution annuelle de 20 écus d'Espagne. A la veille de la Révolution, on avait entrepris le « relevage » de ce bel instrument, formé de trois claviers et pédale, avec positif séparé. Afin de procéder à la révision de tous les jeux, l'orgue fut démonté dans le courant de l'année 1788 ; le prix de ce travail préliminaire, estimé à 250 écus, fut payé à Aimé-Joseph Carlier, le 14 février 1788. En mai 1790, on commença à « remonter » le positif, mais les événements politiques passèrent au premier plan des préoccupations quotidiennes, et bientôt il ne fut plus question de musique.

A l'inverse des autres abbayes, aucun monument funéraire n'avait été érigé dans l'église abbatiale de Lobbes, une bulle de Jean XV (990) défendant de la manière la plus expresse les inhumations non seulement dans l'église mais encore dans tout l'enclos de l'abbaye. Les abbés étaient inhumés dans « l'église supérieure »⁴⁴ ; les religieux dans le cimetière autour de cette dernière église ; pour quelques-uns d'entre eux une simple pierre du pavement de l'église supérieure rappelait aux fidèles leur mémoire. Il existe encore aujourd'hui une cinquantaine de ces minuscules pierres tombales.

Le côté droit de l'église abbatiale était flanqué d'une tour carrée, massive, en pierre de taille, mesurant approximativement 4 mètre à 4 m 50 de côté et 38 à 40 mètres de hauteur. Cette tour supportait un dôme en forme de cloche, accompagné de quatre clochetons, et terminé par une flèche aiguë de 5 à 6 mètres de haut. A la fin du XVIII^e siècle, cette tour renfermait neuf cloches qui furent jetées à bas et brisées – ainsi que celles de l'église supérieure – pendant la période révolutionnaire, sur l'ordre de « l'agent municipal » Joseph Lebrun, officier de santé à Lobbes⁴⁵. Cette tour n'avait presque pas souffert de l'incendie du 14 mai 1794 ; pour l'abattre, vers 1816 – 1818, on dû la saper par la base⁴⁶. On y montait par un escalier dont l'entrée se

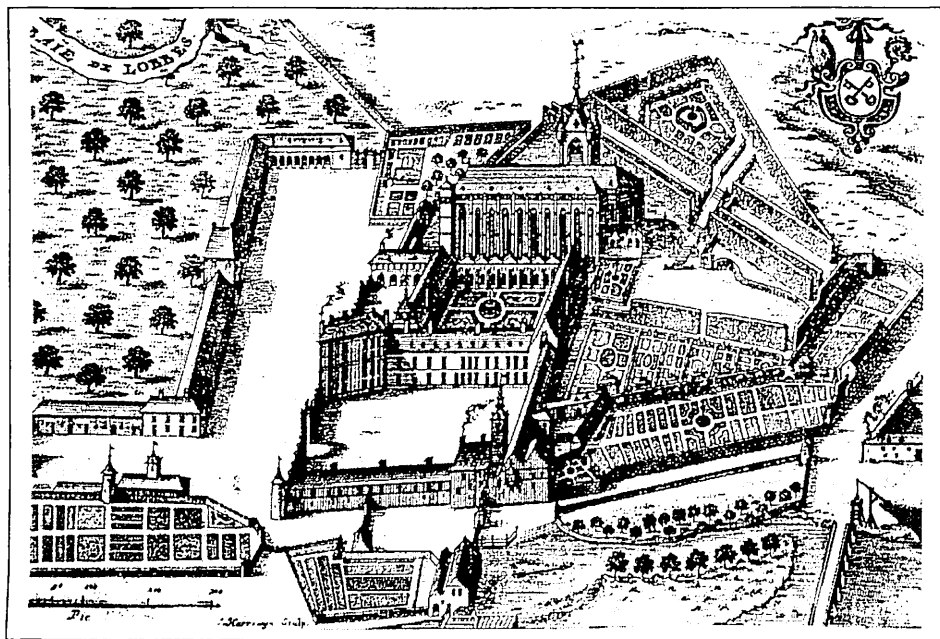
⁴³ *Biographie universelle des musiciens*, tome II, pp. 191 – 192.

⁴⁴ L'église paroissiale d'aujourd'hui.

⁴⁵ La dernière signature de ce Lebrun, aux actes de l'état civil de Lobbes - anéantis par le feu pendant la guerre de 1914 - est du 20 germinal an VII (avril 1799).

⁴⁶ D'après des témoins oculaires.

trouvait dans l'intérieur de l'église entre les septième et huitième piliers.



L'abbé de Feller, passant à Lobbes vers 1775, écrivait ce qui suit : « Cette église est fameuse dans toute l'Europe par la hardiesse de son architecture et surtout de sa voûte, qui n'a presque aucune concavité. Les trois nefs sont parfaitement égales ; les colonnes, fort minces et sans chapiteaux, présentent une forme de palmier ; les nerfs de la voûte semblent tenir la place des feuilles ... Quelques-uns des piliers sont hors d'aplombs, et, sans une multitude d'ancres et quelques sommiers que l'on a dû employer, pour assurer l'ensemble de ce bâtiment, il y a toute apparence qu'il n'y serait plus ». ⁴⁷

⁴⁷ *Itinéraire ou voyages de l'abbé de Feller*, t. II, pp. 488 – 490.

Enfin, le procès-verbal d'information pour la nomination du dernier abbé de Lobbes va nous fournir quelques redites. Le procureur de l'abbaye, Dom André Degueldre⁴⁸, nous répète, après ses devanciers, que « l'église est très belle et elle est visitée continuellement par des pèlerins » ; le bailli de Lobbes, Charles-François de Made, après avoir, lui aussi, fait remarquer que l'église est très élégante et vaste, ajoute qu' « elle a besoin de réparation. Celles-ci étaient commencées, mais elles n'ont pu être poursuivies à cause de la révolution française et de la révolution liégeoise, ce qui, hélas ! est assez connu ».

Ceci s'écrivait le 28 avril 1793. Treize mois plus tard, la célèbre abbaye de Lobbes et sa magnifique église n'existaient plus.

A.C. WOTQUENNE

⁴⁸ François Degueldre, né à Binche le 6 avril 1753, entra à l'abbaye de Lobbes le 27 avril 1773, fit profession le 24 août de l'année suivante et prit le prénom d'André ; il mourut à Binche le 5 février 1805.

Publication périodique de la Société d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège
Article de A.C. Wotquenne

A. Wotquenne - L'église abbatiale de Lobbes (1794 – 1900)

Au sujet de la destruction de l'abbaye et de son église, rectifions immédiatement une erreur : les derniers moines de Lobbes, et, après eux, les historiens qui écrivirent sur les événements de 1794, ont attribué au général français Charbonnier la destruction des abbayes de Lobbes et d'Aulne. Si Charbonnier s'est chargé, avec une joie sauvage, d'exécuter les ordres de Saint-Just, – le véritable auteur de ces destructions barbares, – en ce qui concerne l'abbaye d'Aulne, il est absolument certain qu'il ne fût mêlé en rien à ce qui se passa à Lobbes, le 14 mai 1794. Bien au contraire, il se trouva, à Lobbes même, des généraux français raisonnables, qui assistèrent, impuissants, à l'incendie de l'abbaye, incendie qu'ils désapprouvaient *in petto*. Mais le général Charbonnier, fils d'un cordonnier de Clamecy, soldat de fortune, sans talent d'aucune sorte, vulgaire et ivrogne, laissa à Aulne les plus tristes et les plus vils souvenirs⁴⁹ ; on comprend que les religieux de l'une comme de l'autre abbaye lui attribuèrent *in globo* la plus grande part de leurs malheurs : son nom fut longtemps en exécration dans le pays ; *viro crapuloso*, telle est l'épithète dont l'a marqué le dernier abbé d'Aulne dans ses *Souvenir*. Mais n'anticipons pas.

Dans la nuit du 26 au 27 avril 1794, un fait militaire gros de conséquences s'était produit à la frontière française qui touchait aux Pays-Bas : deux armées républicaines, l'armée « du Nord » et l'armée « des Ardennes » avaient opéré leur jonction à Marcigny, hameau de Cousolre. Dès que la nouvelle de cette opération militaire fut connue par la convention, celle-ci dépêcha vers la nouvelle formation deux de ses plus jeunes membres ; l'un d'eux, député de l'Aisne, signait encore deux ans auparavant « le chevalier Léonard-Florelle de Saint-Just de Richebourg », l'autre, un député du Pas-de-

⁴⁹ Le général Charbonnier fit détruire, ou brûler, sous ses yeux, 45000 volumes et 500 manuscrits, mais ce fait monstrueux s'est passé à Aulne et non à Lobbes. Il faut rectifier à ce sujet ce qu'en dit M. le chanoine Coenen (*Leodium*, t. XXVII, 1934, pp. 24-25)

Calais nommé Philippe Lebas, venait d'épouser une des filles du menuisier Duplay, le « logeur » de Robespierre. Les pouvoirs presque illimités qui leur furent donnés leur avaient quelque peu tourné la tête ; l'un d'eux, Saint-Just dont Lebas n'était que le caudataire⁵⁰, ne décollerait pas⁵¹. Les deux « représentants du peuple » arrivèrent le 2 mai à Réunion-sur-Oise⁵² ; le dimanche 11 mai, ils se trouvaient à Maubeuge, attendant impatiemment des nouvelles du premier passage de la Sambre par l'armée française.

La division Desjardin⁵³ fut chargée d'arracher aux impériaux la position de Lobbes et le camp que ces derniers y avaient installé sur les hauteurs de la rive gauche de la Sambre. Dans la nuit du 10 au 11 mai, sous une pluie diluvienne qui dura plus de cinq jours sans un instant de répit, les français prirent le pont de Lobbes et envahirent l'abbaye. Une partie des troupes du général Desjardin s'y installa ; une autre partie ne fit que traverser l'enclos, et alla bivouaquer sur les hauteurs de la Portelette, vers Bienne-le-Happart.

L'abbaye était abandonnée ; religieux, domestiques, tout avait fui. La racaille s'y introduisit et dès le matin suivant, un dimanche, la curée commença. Les soldats⁵⁴, aidés par des habitants de Lobbes et des localités avoisinantes, se livrèrent à un pillage général qui dura quatre jours entiers, du 11 aux premières heures du matin jusqu'au 14 au soir.

Desjardin s'installa au quartier abbatial, dans la nuit du 11 au 12. Il y tint une conférence avec le général Charbonnier⁵⁵, déjà installé à la ferme de Baudribus (abbaye d'Aulne) où il passait agréablement son temps à « pomper les huiles et à gober les légumes » : deux expressions qui reviennent souvent

⁵⁰ Note de l'éditeur : celui qui, dans les cérémonies porte la traîne du pape, d'un prélat ou d'un roi (Larousse)

⁵¹ Dans un conseil de guerre tenu à Thuin dans la nuit du 25 au 26 juin 1794, Saint-Just, comme de coutume, interpellait les généraux présents : « Vous êtes rassemblés pour concevoir et exécuter quelque chose de grand, de digne de la République ! Demain il me faut un siège ou une bataille. Décidez-vous ! » Et, sur un sourire amer de Kléber, qui l'écoutait avec quelque effarement, il sortit furieux et passa dans le jardin. Malgré l'obscurité, malgré la pluie qui tombait à torrents, il s'y promena, sans chapeau, pendant plus de deux heures (*Mémoires inédits* du général Duhesme).

⁵² Nom républicain attribuée à la petite ville de Guise dans l'Aisne.

⁵³ Jacques-Pierre Jardin, dit Desjardin, né à Angers, le 18 février 1759 ; blessé mortellement à la bataille d'Eylau (février 1807).

⁵⁴ Le représentant, Levasseur, en mission près du général Charbonnier, écrivait de Thuin le 25 floréal (12 mai) au comité de salut public : « L'armée se livre à un pillage horrible. Je vois avec peine que quelques officiers en donnent l'exemple ; nous trouvons tous les villages déserts. Je crains que de pareils excès n'arment contre nous les habitants de ce pays ».

⁵⁵ Louis Charbonnier, né à Clamecy (Nièvre), le 9 octobre 1754, décédé à Givet le 2 juin 1833.

sous sa plume. Son bonheur fut court, car son insuffisance notoire le fit révoquer très peu de temps après (15 juin 1794). Le 13 mai dans une nouvelle conférence tenue à Lobbes, où Desjardin avait installé son quartier général, le sort des abbayes de Lobbes et d'Aulne fut décidé : malgré les véhémentes protestations des généraux présents (Desjardin, Duhesme, Fromentin, Jacob), Saint-Just, dans un moment de rage, leur donne l'ordre d'anéantir complètement ces deux abbayes, dans le cas où les troupes françaises se verraient obligées de repasser la Sambre. Ce qui arriva dès le lendemain ; aussi, dans l'après-midi du 14, Aulne, Lobbes ainsi que les fermes de Dansonspenne et du Sart-Allart, situées sur le territoire de Fontaine-Valemont et appartenant à l'abbaye d'Aulne, furent-elles livrées aux flammes.

Ces deux monastères, ainsi que les deux fermes, renfermaient des subsistances de tout genre, des denrées de toute espèce, des farines en quantité considérable ; les français avaient installé, dans les deux abbayes, d'immenses boulangeries. Rien, aucune objection ne put vaincre l'entêtement de Saint-Just ; il fallut tout anéantir⁵⁶.

Ces destructions bêtes, inutiles et sans aucune excuse, ont été considérées à juste titre, comme des actes de barbarie indignes d'une nation civilisée. « Ceux qui avaient dicté cet ordre », écrit le général Duhesme⁵⁷ pouvaient, des tours de la ville de « Thuin où ils étaient⁵⁸, contempler ces deux incendies comme Néron, du haut de son palais, celui de Rome ». Et Duhesme d'ajouter : « On se priva par là de ressources immenses, comme si l'ennemi eut brûlé lui-même des bâtiments susceptibles d'établissements très utiles et remplis de denrées de tout genre, pendant que les troupes qui gardaient le pont de Lobbes, bivouaquaient sous la pluie, par un temps détestable ... »

⁵⁶ J'ai découvert par hasard, vers 1890, au fond d'une petite boutique de brocanteur, rue des Minimes à Bruxelles, un portrait peint de l'abbé de Lobbes, Théodulphe Barnabé (mort en 1752). *Président de la Congrégation des abbayes exemptes dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège*, de 1734 à sa mort. J'ai identifié ce portrait par les armes de l'abbé, qui y sont reproduites ; l'abbé de Lobbes et les religieux portaient le bonnet carré. Ce précieux souvenir a été offert à l'abbaye de Maredsous par l'auteur de cet article.

⁵⁷ Philibert-Guillaume Duhesme, né à Bourgneuf (Saône-et-Loire), le 17 juillet 1766, blessé mortellement à Waterloo.

⁵⁸ Ces incendies furent aperçus de La Louvière même, par des moines d'Aulne qui fuyaient devant les envahisseurs (Cfr les *Mémoires* de l'abbé Herset).

Depuis cinq jours il pleuvait à verse ; aussi fallût-il s'y prendre à plusieurs reprises pour incendier les deux monastères ; finalement, on entassa dans les combles du bois et d'autres matières inflammables qui permirent à l'incendie de se développer.

Le 14 mai, au soir, l'armée française en retraite abandonna Lobbes, et le quartier général de Desjardin fut réinstallé à Cousolre. Dans les furieux et opiniâtres combats qui eurent lieu à Lobbes, du 11 au 14 mai, les Français avaient perdu 3000 hommes, les alliés 1400 environ⁵⁹.

Quant aux religieux bénédictins de Saint-Pierre, ils avaient, depuis quelque temps déjà, mis à l'abri une partie de leurs trésors religieux ou artistiques dans leur refuge de Mons, où, croyaient-ils, ils seraient en sûreté. Dans la nuit du 10 au 11, ils s'enfuirent vers Binche, sauf un ou deux moines qui se cachèrent dans les bois avoisinants ; l'un d'entre eux, Dom Célestin Boutée, resta le dernier, près de l'enclos du monastère pour y attendre la suite des événements. Après avoir assisté à l'incendie de sa « retraite bénie », il partit vers Mons, annoncer à ses frères la funeste nouvelle.

Une grande partie des religieux – trente-quatre sur quarante-deux – suivit l'abbé à Mons ; quelques-uns d'entre eux, qui avaient cru échapper aux périls en retournant dans leurs familles, rejoignirent bientôt les fugitifs, soit à Mons, soit à Bruxelles. Le 29 juin, triste anniversaire de leur fête patronale des saints Pierre et Paul, fuyant devant les troupes françaises, ils se dirigèrent, par Louvain vers Ruremonde, laissant derrière eux de-ci de-là – à Forest-lez-Bruxelles, à Groessen, en Allemagne – des confrères trop âgés ou trop malades, qui succombèrent sous les coups du sort.

Dans les premiers jours de juillet, les bénédictins de Lobbes se trouvaient à Wegberg (duché de Juliers) d'où l'un d'eux, Dom Delpierre, pris de nostalgie, préféra rentrer en Belgique, fût-ce même au milieu de mille dangers, que de continuer à s'éloigner de sa patrie.

En octobre, les exilés étaient à Groessem (duché de Clèves) ; en novembre 1794 à Geisten, près de Munster en Westphalie, où ils restèrent environ dix mois. C'est là qu'une lueur d'espoir vint les consoler. Les représentants du peuple à Bruxelles avaient fait paraître, le 6 prairial an III (26 mai 1795), un

⁵⁹ Chiffres donnés par le général français Desjardin.

arrêté disant que « toutes les communautés religieuses pourront avoir la régie de leurs biens lorsqu'il ne s'y trouvera pas plus de la moitié plus un d'absents ». Aussi, dès le commencement du mois de juin, quelques religieux revinrent dare-dare à Lobbes ; le 11 de ce mois (23 prairial), seize moines⁶⁰ ou plutôt, suivant le style de la pièce administrative que j'ai sous les yeux, seize « individus » se présentèrent à la municipalité de Lobbes pour « reprendre possession de leur abbaye » ; quand les diverses formalités administratives furent terminées, l'avis du receveur des domaines nationaux, donné le 9 messidor an III (27 juin 1795) fut que « les dits religieux doivent être réintégrés dans leurs biens, etc. ». Ce qui fut fait⁶¹.

Immédiatement, l'on se mit à l'œuvre pour remettre en état une partie des bâtiments ; c'est ce que nous prouve la pierre tumulaire de l'un des moines⁶². Au milieu de quelles préoccupations de tout genre ? et qui nous dira la vie précaire de ces acharnés serviteurs de saint Benoît ? Des plans de reconstruction, d'abord grandioses, sont conservés encore aujourd'hui ; ils furent trouvés trop onéreux et bientôt remplacés par d'autres, moins coûteux, qui, d'ailleurs, ne furent point mis à exécution. Nous n'avons, malgré nos recherches, trouvé aucun renseignement sur cette période (septembre 1795 – septembre 1796) que l'on peut appeler le mélancolique épilogue de l'histoire de l'abbaye⁶³.

La loi du 12 fructidor an IV (1^{er} septembre 1796) qui supprima purement et simplement les corporations religieuses, mit ainsi fin aux incertitudes et aux indécisions des religieux. Le 4 vendémiaire (5 octobre), des commissaires se rendirent à Lobbes et, « ayant fait appeler le prieur de la maison et fait

⁶⁰ L'abbaye se composait, avant l'arrivée des Français dans la Belgique, de trente-trois religieux *internes*, y compris l'abbé ; neuf autres, se trouvant dans les trois prieurés de l'abbaye, n'entrèrent point en ligne de compte. Des quarante-trois religieux qui élurent le 9 avril 1793, le dernier abbé de Lobbes, un seul a échappé à mes nombreuses et minutieuses investigations : Dom Bernard Minaire, né à Vellereille-le-Brayeux, le 29 janvier 1733, nous dit le *Registre des professions*, aujourd'hui à Maredsous. Ce renseignement est inexact, je m'en suis rendu compte.

⁶¹ Je n'ai point trouvé la date de l'arrêté qui autorisa les religieux de Lobbes à reprendre possession de leur abbaye ; pour Aulne, l'arrêté, signé par Lefèvre de Nantes, est daté de Bruxelles, le 20 fructidor an III (6 septembre 1795).

⁶² Dom Pierre Matthieu, de Peissant, y décéda le 3 juin 1808. Sa pierre tumulaire, aujourd'hui disparue, portait : *Cy devant repose le corps de Dom Pierre Matthieu, religieux de l'abbaye de Lobbes, si zélé pour la maison de Dieu qu'à l'aide des habitants n'a épargné aucune démarche pour la remettre dans un état de décence, après un pillage général, etc. »*

⁶³ Au mois d'août 1796, le procureur et le procureur de Lobbes avaient supprimé les baux passés par l'administration française et les avaient remplacés par de nouveaux actes (Archives notariales de Lobbes). Le 1^{er} mai, d'autres baux avaient été passés pour des terres en Flandre, en Brabant, etc.

convoquer les religieux de l'abbaye », leur firent lecture de la loi et procédèrent à diverses formalités administratives.

Enfin le 18 vendémiaire (19 octobre), la pièce ultime qui consacrait la disparition de l'abbaye fut signée par Adrien Watteau, prieur de Lobbes, et André Degueldre, procureur. Et bientôt les moines, l'âme pleine de rancœur et d'humiliation, se séparèrent pour toujours⁶⁴.

Vendue comme bien national le 28 germinal an VI (17 avril 1798), l'abbaye fut adjugée, par command, au citoyen Jacques-Toussaint-Paul Dubreton⁶⁵, alors « commissaire – ordonnateur en chef à l'armée du Rhin et de la Moselle », pour la somme de trois millions quatre cent dix mille francs, plus les frais. Le gouvernement de la République, par une clause spéciale de l'acte de vente, s'était réservé la propriété des « colonnes marbre et autres pièces aussi en marbre, inventoriées par des commissaires spéciaux comme mobilier national, pour être vendues comme tel ou être destiné à quelque usage public ».

Si le quartier abbatial et la vieille brasserie avaient été complètement incendiés, les murs des bâtiments claustraux étaient toujours debout ; la tour n'avait que peu souffert de l'incendie, quant à l'église, les murailles extérieures, les colonnes et une grande partie des voûtes étaient intactes. C'est le moment de rappeler une célèbre pasquinade du XVII^e siècle, du temps d'Urbain VIII, lorsqu'à Rome on abattait ce qui restait debout des temples païens pour bâtir des églises catholiques. « *Quod non fecerunt barbari*, vit-on un jour sur le torse de Pasquin, *fecerunt Barberini* ». A Lobbes, tout ce que l'incendie avait laissé debout fut abattu par la main des hommes, dans un but mercantile. De la meilleure foi du monde, après le départ – définitif cette fois – des derniers religieux en février 1797, les

⁶⁴ C'est avec la plus grande peine que certains moines de Lobbes abandonnèrent leur « retraite bénie », comme l'écrivait l'un d'eux, Dom Laurent Liénard. Dans la notice que le *Registrum* consacre à Dom Arsène Dubois, il est noté qu'il (= les religieux de Lobbes) vécurent en paix jusqu'au mois de février 1797. Ce renseignement est exact. Le 6 de ce mois de février, un échevin de Lobbes, nommé André, qui avait dû recevoir des ordres au sujet du départ des religieux, se rendit à Aulne « avec tous les égards possibles », prier les moines d'évacuer l'abbaye ; ceux-ci se rendirent à ses ordres, sans résister, nous apprend l'abbé Herset.

⁶⁵ Né à Josselin (Morbihan) en mai 1758, Dubreton entra comme petit employé à la « liquidation de la Compagnie des Indes », le 1^{er} juin 1776, passa en qualité de commis à l'administration de la guerre le 15 décembre 1778, et fut mis à la retraite le 8 août 1814. Il habitait rue de l'Université, 84, à Paris, avec un de ses frères, le général Jean-Louis Dubreton, pair de France (1773 – 1855). C'était un parfait homme d'affaires ; ses lettres en font foi. J'ignore la date de son décès.

habitants de Lobbes s'approvisionnèrent aux ruines de tout ce qu'ils purent emporter ou vendre. Quand ils eurent enlevé les belles grilles en fer forgé qui se trouvaient à l'intérieur de l'église et celles qui interdisaient au public l'accès de la cour de Sainte-Renelde, les barres de fer et les ancras qui soutenaient l'ancienne église abbatiale, celle-ci commença à se désagréger lentement et les voûtes, n'étant plus soutenues, s'écroulèrent. Le propriétaire, M. Dubreton, qui avait payé son achat « en papiers sans valeurs »⁶⁶, après avoir loué un bon prix les fermes de la Folie et de la Basse-Cour, vendit d'abord « les pierres », que l'on transporta par bateau à Charleroi, pour servir aux fortifications imposées par la Sainte-Alliance. Puis il vendit, en 1818, la ferme de la Folie à Ernest Coppée, propriétaire à Mons, pour 100.000 francs en argent, et la ferme de l'abbaye – tout l'enclos en définitive – à la veuve Lavary pour 200.000 francs. Il avait bien placé son argent !

Après la mort de la veuve Lavary, vers 1820, ses biens furent partagés entre ses trois enfants ; l'un de ceux-ci, Pierre, reçut pour sa part le terrain sur lequel s'étaient élevés les bâtiments conventuels, dont les ruines ne furent plus estimées qu'à 3.500 francs⁶⁷ et, lambeau par lambeau, année par année, Pierre Lavary dépeça et vendit son terrain.

Pour terminer cette étude, une personnalité plus autorisée que nous va nous donner les derniers détails sur l'église de l'abbaye.

M. A.G.B. Schayes, le savant auteur de *l'Histoire de l'architecture en Belgique*, vint à Lobbes, dans le courant du mois d'août 1834. Sa visite fit l'objet d'un article⁶⁸.

Après avoir mentionné de nombreux détails qui ne font que reproduire ce que nous avons écrit plus haut, Schayes nous dit que « les nouveaux bâtiments de Lobbes étaient l'une des constructions les plus belles et les plus hardies du style gothique, dit tertiaire ou flamboyant ... l'église abbatiale était l'idéal de cette architecture qui ne fut en vogue qu'un petit nombre d'années ... l'église de Lobbes avait gardé la couleur des pierres et n'avait point été défigurée par un ignoble badigeonnage ... ». Sur ce dernier monument important

⁶⁶ Il n'avait payé « en numéraire » que 45.750 fr

⁶⁷ Seule la belle « porterie du donjon » était toujours intacte ; elle fut transportée plus tard à Hourpes où elle se trouve encore.

⁶⁸ *Messenger des Sciences et des Arts de la Belgique*, tome III (1835), pp. 393 – 398.

d'architecture gothique construit en Belgique, le savant architecte, après avoir examiné « les faibles débris qui existent encore » en fait de grands éloges. Dans son article, long et fort intéressant, il n'avait reconnu « l'emplacement de l'église qu'à un amas confus de colonnes et de corniches brisées et calcinées par le feu ; il ne restait plus de vestiges de sa tour carré ni du palais abbatial⁶⁹ ; les cloîtres avaient totalement disparu ... ».

La canalisation de la Sambre – vers 1836, je crois – entraîna une première modification des terrains sur lesquels l'élevait l'abbaye⁷⁰ ; dix ans plus tard, le chemin de fer du Nord-Belge, passa au beau milieu du palais abbatial ; vers 1886, un second chemin de fer, allant de Binche à Chimay, vint abattre le « château (?) » qu'avait fait construire M. Pierre Lavary sur l'emplacement des cloîtres, ainsi sur une partie de la belle ferme abbatiale, partie occupée alors par M. Dohy. Enfin, vers 1900, une troisième ligne de chemin de fer, à voie étroite, venant de Morlanwelz, passa cette fois à travers « la cour Sainte-Reinelde », bouleversant à tout jamais l'aspect des lieux, de telle sorte que, si l'auteur de ces lignes ne s'était pas donné la peine, il y a quelque quarante ans, de mesurer consciencieusement le terrain sur le quel la fondation illustrée par saint Ursmer s'était élevée, on ignorerait même l'emplacement du temple qui fit l'admiration des populations wallonnes du XVII^e et du XVIII^e siècles⁷¹.

A.C. Wotquenne

⁶⁹ Le beau fronton en pierre, aux armes de l'abbé, se trouvait encore, vers 1885, dans le jardin de la « maison Joncret », bourgmestre de Lobbes », maison bâtie dans les anciens jardins de l'abbaye.

⁷⁰ M. Adolphe Borgnet, qui a publié un très intéressant article intitulé *Une visite à Lobbes*, dans la *Revue nationale* (tome VI, 1842), mentionne qu'il ne reste plus de l'abbaye « que quelques caves » dans lesquelles « quand j'étais gamin, nous allions polissonner », m'a souvent dit mon père, né en 1836.

⁷¹ Un seul mur de façade, percé de portes et de fenêtres aujourd'hui bouchées, a fait partie des bâtiments conventuels ; l'architecture en est très pauvre ; les colonnes, factices, sont en briques ; une seule porte, qui donnait accès aux « petites remises » est encore debout ; la bibliothèque, dont il reste un fragment de mur, se trouvait à l'emplacement de la route qui va du pont du chemin de fer à la Portelette. Ce misérable et dernier vestige de la belle abbaye de Lobbes mesure environ 75 mètres de longueur.

A.Schayes - Une visite à Lobbes en 1834 (extraits).

A l'époque où l'abbaye de Lobbes dut brûlée, une foule de monuments religieux étaient tombés et tombaient encore, tous les jours, sous la hache des fanatiques sectateurs de Calvin, et, ce qui est remarquable, c'est qu'à cette époque si fatale aux beaux arts et aux ordres monastiques, les religieux de Lobbes osèrent concevoir et exécuter le projet de relever leurs cloîtres et leur église, avec une magnificence qui devait en faire un des monuments les plus extraordinaires de la Belgique. Chez eux l'amour des arts devait l'emporter sur la crainte des iconoclastes, qui déjà commençaient à lever la tête et à parler haut en Belgique. L'église, la partie la plus remarquable des nouveaux bâtiments, fut même commencée et achevée dans un temps où le calvinisme avait déjà triomphé dans cette contrée, dont la plupart des abbayes n'offraient plus qu'un triste amas de cendres et de décombres. La construction d'un édifice aussi dispendieux que le fut le nouveau monastère de Lobbes, ne put être terminée qu'après un espace de temps assez considérable. L'église ne fut commencée qu'en 1568. Elle fut achevée huit ans après et consacrée par le suffragant de l'archevêque de malines, le 27 mai 1576⁷². L'abbé Chappron eut l'honneur d'entreprendre et de terminer ce grand ouvrage. Un poète français du XVIIe siècle s'exprime de la manière suivante sur l'incendie et la reconstruction de l'abbaye de Lobbes :

*Mil quarante six dessus cinq cent⁷³
En juin avint feu fortuit,
De telle furie tant véhément,
Que tout le cloistre brusla subit.
Les cloches, les orgues, les sièges, les livres
Beaux et de grande antiquité,
En dortoir, réfectoir, cuisines
Ce qui estoit fut animé,
Chappron sur l'espace de vingt ans
Dressa ce beau vaisseau d'église⁷⁴
Lequel François bien décorant,
Employe esprit et les mises.⁷⁵*

⁷² Breve chron. Lob.

⁷³ La petite chronique de Lobbes indique l'an 1541.

⁷⁴ C'est le temps que gouverna l'abbé Chappron, mais la construction de l'église ne dura que huit ans.

⁷⁵ Mises sans doute pour muses. Le poète s'est cru permis cette licence poétique, un peu forte, pour avoir

Les cloîtres de l'abbaye de Lobbes, élevés par le même artiste qui donna les plans de l'église, n'étaient pas construits avec moins de magnificence que cette dernière ; ils formaient les côtés d'un carré décoré de portiques à arcades ogives d'une charmante proportion, et ressemblaient, par leur élévation et leur largeur, aux nefs d'une église.⁷⁶

L'abbaye de Lobbes fut le dernier monument important d'architecture gothique construit en Belgique. Elle atteste que ce bel art ne dégénéra pas dans notre patrie, et que les artistes du XVI^e siècle qui élevèrent cet édifice, l'église de Sainte-Waudru, la Chapelle de la vieille cour à Bruxelles et l'hôtel de ville d'Audenarde, étaient dignes de ceux qui, dans les siècles précédents, construisirent les églises de Sainte-Gudule à Bruxelles, de Saint-Pierre à Louvain, de Saint-Rombaut à Malines, de Saint-Gommaire à Liere, de Notre-Dame à Hal, de Saint-martin à Alost, de Saint-Paul à Liège, de l'abbaye de Villers, le chœur et le portail de la cathédrale de Tournai, les hôtels de ville d'Ypres, de Louvain et de Bruxelles.

Lorsque nous visitâmes, au mois d'août de l'année 1834, les ruines de l'abbaye de Lobbes, nous ne reconnûmes l'emplacement de l'église qu'à un amas confus de colonnes et de corniches brisées et calcinées par le feu. Il ne restait plus de vestiges de sa tour carrée, en pierres de taille, ni du palais abbatial. Les cloîtres avaient totalement disparu, à l'exception d'un pan de mur qui lui-même devait être abattu dans l'automne suivant, de sorte que, dans quelques années, l'emplacement de tous ces édifices n'offrira plus qu'une campagne rase et nue. Les seuls bâtiments restés intacts sont les beaux et vastes communs, bâtis au siècle dernier et aujourd'hui convertis en deux corps de ferme. La canalisation de la Sambre, en facilitant les transports, n'a pas peu contribué à la prompte disparition des ruines de l'abbaye de Lobbes. Depuis l'exécution de cet ouvrage hydraulique, les ruines de l'abbaye d'Aulne qui avaient résisté, pendant quarante ans, aux intempéries de l'air et aux ravages du temps, commencent aussi à disparaître peu à peu. Dans quelques années elles cesseront de faire l'admiration de tous les voyageurs.

A.G.B. Schayes
Gand, 1835

la rime.

⁷⁶ Itinéraire de l'abbé de Feller, tome II, p. 488.